FEUILLETON DE L'ABEILLE LE NID TOMBÉ DE LA BRANCHE

PAR HENRY DE FORGE

Souvent il leur avait écrit: Comptez sur moi, mes enfants. Quelque jour, le vieux Sullivan prendra sa canne et son chapeau et une légère valise, pour s'embarquer à destination de la belle France où il a bien des pèlerinages à faire. Et vous le verrez, à peine annoncé, vous rendre visite, heureux de contempler votre bonheur, d'en admirer le nid et de fortifier ce bonheur en y apportant ce qu'il est à même d'apporter. Cette phrase était singulièrement significative et Jacques, comme Lizzie, avaient été touchés de cette belle promesse, sans cependant trop oser y croire. Ils avaient toutefois gardé l'habitude d'écrire à M. Sullivan de facon régulière, à la grande joie du vieillard. Et ainsi qu'il l'ayait dit, un beau jour, M. Sullivan avait brusquement décidé qu'il prenait le paquebot pour la France où il voulait aller visiter les champs de bataille.

Il en profiterait pour s'arrêter un moment chez les Varnier, peut-être pour leur demander quelques jours l'hospitalité et avoir le grand plaisir de s'asseoir à leur foyer, de connaître leur vie et d'avoir, suivant son imression, le moyen de faire une fois ile plus un geste généreux à propos. Il n'avait pas prévenu à l'avance. Il lai déplaisait de penser que l'on pût faire des préparatifs pour lui. Simplement, le dernier jour de la trawersée, il avait envoyé une dépêche pai T. S. F. pour s'annoncer. Et. à mesure qu'il approchait de Paris, il pensait avec un plaisir plus grand à l'accueil qu'il allait trouver dans ca jeune ménage qui lui avait paru si réellement sympathique. Il lui kemblait charmant de s'arrêter, un moment, près d'eux, près de leur jeunesse claire et enthousiaste, lui qui n'était qu'un vieux solitaire, désabusé. Parmi ceux auxquels il s'intéressait, c'étaient eux qu'instinctivement il aimait le plus, ceux dont bien souvent là-bas, dans son cabinet de travail, il avait projeté l'image sur Técran, avec le nius de plaisir, en échangeant avec son secrétaire des réflexions: Comme ils sont gentils! Comme ils ont l'air de s'aimer! Puis, par instants, son front se plissait. Il avait des mouvements brusques de colère, avec son poing qui tapait la table et il se renfermait dans une méditation silencieuse, les yeux clos, comme s'il songeait tout bas à sa propre vie gachée, à sa vie sans foyer. Parfois aussi, sur ses lèvres, des mots irrités qu'il ne faisait que murmurer, venaient, des sortes d'imprécations contre la guerre qui avait

fait tant et tant de mal aux hommes! Mais, en arrivant à Paris tous ces nuages semblaient chassés de sa pensée. Il était heureux, vraiment heureux, de donner 🗫 première visite aux Varnier. En débarquant, il gavait trouvé une dépêche d'eux an-'nonçant qu'il n'était pas du tout importun et qu'au contraire on l'attendait. Mais on le priait de venir à une autre adresse, une chance inespérée venant de permettre un déménagement sur lequel on ne comptait plus. Ne serait-ce pas toujours leur nid! Leur nid changé de branche. woila tout!

M. Honoré, très digne, comme s'il était conscient de l'importance de cette arrivée, annonça: Monsieur Sullivan.

Jacques et Lizzie s'étaient levés, iémus tous les deux.

Si cet excellent américain avait tenu à connaître leurs traits, même par la précision vivante du cinéma. ils ne le connaissaient pas. Je ne suis qu'un vieux bonhomme, très laid, avait-il dit, plus laid encore que vous ne le pensez. Mais mon visage importe peu!

Dès le seuil, quand il les apercut, si jeunes, si bien tels qu'il les imaginait, la figure de M. Sullivan s'éclaira. Ses mains se tendirent et tout de suite, galment. il s'écria, dans un mauvais français qui cherchait ses mots, au contfaire de ses lettres soigneusement revues.

-Hello! Jacques! Hello! Lizzie! Cette chère bonne joie que j'ai de votre bonheur! Excusez-moi si je parle encore vilainement. Il secouait les mains du mari. Il embrassait la femme sur les deux joues. Vous permettez, très bon ami. Vous permettez, délicieuse petite épousée. Combien j'ai pensé à vous toutes deux, le long de la route, pensé à tout ce que je connaissais de vous, à toute votre jolie histoire d'amour, si tendre, si douce, comment dire, si parfumée. Yes, parfumée. Et cela me fait plaisir, very plaisir de venir visiter le nid. Beaucoup gentil, le petite

Lizzie était devenue très rose, embarrassée

---Vous avez su que nous avions dú

POUR LA FRANCE, VIA CHERBOURG EN A JOERS TOUR LES MARDIS MAURETANIA

MAURETANIA

BERENGARIA

Ticket, 210. Tax, 25

Pour tous rennerguements s'adresser
a l'agence de la ligne Curard.

-Oui, insista Jacques, craignant que sa femme hésitat dans les explications. Nous avons déménagé. Une occasion. Justement des difficultés avec notre ancien propriétaire.

M. Sullivan s'indignait.

-Une coquine, cette propriétaire, un sotte, monsieur! Quand on a la honne fortune d'avoir un ménage d'amoureux dans sa maison, on ne le laisse pas s'envoler...

Dites-moi, chers bons amis. Je suis certaine que vous êtes décus de moi. Vous croyiez peut-être que j'étais quelqu échose d'extraordinaire. No... Sullivan est d'abord une vieille honhomme très laide, mal bâtie, sans chevelure... et surtout une vieille originale qui n'a pas eu son part de bonheur et qui vit un peu du bonheur des autres, yes, des autres même lointains! Comment your remercier! fit Lizzie. Ne me remerciez pas, surtout! J'abomine cette chose vilaine, très vilaine, injuste aussi: le gratitude. Ce que j'ai pu faire pour vous, ce n'est rien flu tout, c'est si

peu de chose... L'obligé, ce n'est pas vous... c'est moi-même, puisque vous m'avez souvent par vos bonnes lettres fait, comment vous dites en français? renifler. no, excusez-moi, respirer votre félicité. Curieusement le vieillard. déjà, inspectait la pièce, les bibelots. Tout est ici intime, élégant. J'aime cela. J'aime ces roses, disposées par le main d'une femme. Et ces portraits vénérés. Il s'était approché d'un grand tableua qui représentait une femme du temps de Louis-Philippe, toile distinguée, accrochée là par l'agence pour complèter le décor. M. Sullivan s'était incliné. Cette personne vous ressemble, madame. No, plutôt à vous Monsieur Jacques. A vous, yes. Votre grande maman, je suppose. Oh! je suis indiscrète. Figurez-vous que j'ai questionné déjà dans l'antichambre, votre vieille chère domestique. Jacques sursauta. Qu'est-ce que Honoré avait pu répondre, si peu au courant, en réalité?

M. Sullivan souriait avec bonhomie. Elle m'avait dit qu'elle vous avait vue naître, yes.

Jacques respira.Vue naître et fait jouer à la toupie... Que c'est plaicant, cela, la toupie!... J'aime cette fidélité des serviteurs. Nous n'avons pas en Amérique, nô. Nous avons surtout des nègres, ou des Chinois. Les Chinois c'était moins intime et il fallait leur donner de grandes-comment vous dites?---de grandes chiquenaudes sur le, comment vous dites, sur l'... arrière-train, si l'on voulait être bien servi.

Lizzie avait allumé le samovar et elle préparait les assiettes de gâteaux. Très naturellement, en souriant de toute la fraîcheur de son joli sourire. elle dit, songeuse un peu:-Oui, Monsieur Sullivan, vous avez été pour nous un délicieux bienfaiteur. Vous avez partagé ce qui fut notre joie.-Jacques avait relevé la tête. Pour la première fois Lizzie parlait autrement que de choses banales et évoquait, elle-même, les heures qui n'étaient plus. Le vieillard doucement l'arrêta:--Pourquoi parler au temps passé? C'est toujours votre joie, je pense. Mettez-vous à votre aise, mes bonnes amis. Vous yous tenez demant moi éloignés, à votre habitude. J'aime beaucoup que l'on soit jeune devant and. Et prenez garde, si je parle ainsi que (comment vous dites cela?) un mazette, je comprends toute la finesse de votre joli langage, surtout quand ce langage il est fait

de mots de tendresse. Jacques et Lizzie s'étaient rapprochés, pendant que Sullivan parlait et leurs épaules s'étaient touchées. Alors simplement, comme autrefois elle inclina sa tête blonde contre l'épaule de son mari. Jacques eut un mouvement brusque pour se dé-

. Et il se pencha vers le thé brûlant. -La vie tourne, dit-il. Monsieur Sullivan, la vie tourne en un véritable tourbillon, surtout après toutes ces secousses de la guerre. Les événements sont comme un panorama renouvelé sans cesse, qui passe devant l'autre à toute vitesse. L'Américain souriait.-Cela est véritable et l'on n'a pas eu le temps de bien regarder, mais aujourd'hui l'auto, elle a une panne, yes, et je suis là à vous regarder avec émerveillement, yes, et je dis: quel dommage, quel grosse dommage que vous n'avez pas eu. Il hésitait à dire le mot. Lizzie de-

manda:-Que nous n'ayons pas eu? --- Yes, de très chers petits babies qui grimpent l'une après l'autre et qui font des pirouettes.

---Combien de sucre? fit Jacques, apportant la tasse à Sullivan.--Des quantités de morceaux. Il riait d'un bon rire content ... Vous verrez, continua t-il, je suis une originale fieffé. Il y a des gens qui osent m'appeler une philanthrope. Pas philanthrope, no. Dites plutôt quelle est la désignation en français, une agtié no, pas agité, comment vous dites cela: neu,

neurasthénique. Yes. Des méchan-- nerfs et une pauvre caboche qui houillonne tout le temps. Alors les idées changent aussi. Les routes, elles ont des croisements, quelquefois on hesite. Faut-il prendre l'un? Faut-il prendre l'autre? Fantaisie. Inconscience. C'est généralement le temps. Sépt mille millions ont été

volonté de faire plaisir et je me laisse aller. Voilà.

Lizzie très calme, très maitresse d'elle maintenant, faisait le service, offrait des petits gâteaux. N'était-il pas charmant au total, ce vieil américain, pittoresque, certes, mais si bon enfant?

Il faisait, d'ailleurs, largement honneur aux friandises.

-Deliciouses vos petites gâteaux. Figurez-vous, très chers amis-pour yous je ne veux rien cacher, figurezvous que j'ai pris de grosses décisions, très grosses. Peut-être allez-vous être un peu comment vous dites: estomaqué, me faire des reproches.

Jacques s'était incliné vers lui, gentiment, affectueusement, se sentant en confiance:---Vous en vouloir, Monsieur Sullivan?

Le vieillard, lui avait tendu sa main gauche largement ouverte. Sa main droite s'était tendue vers Lizzie qui ne laissait faire. Il était bien entre eux dans le trait d'union. Sans doute, il allait leur dire quelque chose d'important, de décisif. CHAPITRE IV

ON VA ÉTEINDRE!...

Mariette était une femme de chambre très correcte et très dévouée qui n'avait pas le défaut d'être curieuse. Elle qui connaissait, qui était la seule à connaître les heures anciennes où Jacques et Lizzie avaient vécu en bon accord, et ensuite les héures orageuses où tout ce bonheur s'était émietté, se demandait pourtant avec quelque ironie ce qu'il allait advenir de cette extraordinaire et un peu ridicule aventure. Dès que les deux époux s'étaient retrouvés en face l'un de l'autre, elle s'était retirée discrètement dans la pièce voisine, en attendant qu'on eût besoin d'elle. Même elle avait évité de répondre à M. Honoré, qui, ne sachant trop que faire, était venu un moment, sous prétexte de demander s'il pouvait lui être utile à quelque chose, faire un peu la conversation. Elle l'avait écarté, n'ayant pas besoin de le mêler à toute cette affaire où le rôle qu'il avait à jouer n'était qu'un rôle d'indifférent, une utilité à peine. Tandis qu'elle était comme une confidente, ainsi qu'elle en avait vu dans des pièces classiques, à l'Odéon, quand Madame, parfois, lui donnait des billets. Aussi, voulant se tenir au courant, prétait-elle l'oreille derrière la porte entr'ouverte. Elle pouvait écouter et même voir sans être vue, entre les plis de l'épais rideau. Le coup d'œil était attendrissant: Le vieil américain assis au fond du grand fauteuil, en train de déguster les petits gâteaux délicats, tandis qu'à sa droite et à sa gauche Jacques et Lizzie, amicalement penchés vers lui, l'écoutaient parler.

-En réfléchissant dit-il, en réfléchissant beaucoup, yes, beaucoup, je me suis dit que je fais peut-être une besogne comment dire? vaine, ou plutôt, je me explique mal, qu'il y a mieux à faire. Suivez bien, voulezvous, mon petite raisonnement:

Je me applique à encourager, à gâter, et je rêve de gâter encore plus des bonheurs complets ainsi qu'est votre bonheur. Et je me demande, au fond de moi-même, si je n'arrive pas, dans ces bonheurs-là, comme une importunité; une inutilité. une vieille ridicule avec ses projets de largesses. Sullivan avait lâché les mains des jeunes gens. Il levait les bras au ciel:-Vous avez le meilleure richesse, le plus véritable de toutes les richesses: Yes, celle de vous aimer et vous n'avez que faire de cette détraquée de Sullivan qui est là, comme une gourmande, à déguster vos excellentes petites fours.

Lizzie souriait en le grondant:-Voulez-vous bien vous taire et reprendre de ces gâteaux!

Sullivan avait pris un air sérieux. presque grave, Il hochait la tête:---Quand nous aurons causé une heure, je saurai tout de vous et puis je n'ai nas le droit de savoir, no. D'ailleurs les gens heureux n'ont pas quelque chose à dire d'eux; rien du tout même et j'aurai le sentiment fâcheuse de me mêler de ce qui ne me regarde pas. Aussi j'ai pris, figurez-vous, un grave, un très grave résolution que je vais confier à vous, comme je l'ai prise. Un peu de ce tarte encore. if you please. Nous ignorons ces délicieuses petites pâtés en Amérique. Jacques et Lizzie étaient devenus at-

tentifs. Sullivan reprit: -Dans mes amis lointains, ainsi que vous êtes, tout le monde n'est pas comme vous, no. Le fatalité, le hasard, la guerre aussi, n'ont pas conduit de la même façon toutes les jolies histoires commencées... et j'ai deviné, compris, j'ai su, je dirai même: j'ai recherché des cas délicates, de complications douloureuses, où des êtres pourtant de charme et de jeunesse, faits pour se entendre, yes, se sont écartés l'une de l'autre, ont vu sombrer leur bonheur et se trouvent séparés comment vous dites le chose, en France? en perdition. yes, en perdition même de money, yes cela est fréquent, n'est-ce pas dennis la guerre, dans votre pays plus encore que dans notre Amérique. Les ménages se sont beaucoup disloqués pendant le guerre, et depuis l'armistice n'est-ce pas votre avis?

Les deux jeunes gens s'étaient regardés, déroutés. Où Sullivan voulait-il en venir? Quelle désillusion se préparait!

A suivre

La femme chinoise fume énormément de cigarettes depuis quelque bonne volonté qui décide, le bonne importés l'an dernier

LE FILM ALLEMAND

Lorsque feu Erzberger, qui, pourtant, ne rappelait que de loin la colombe, eut apporté dans le wagonlit du maréchal Foch le rameau d'olivier, les Allemands se virent privés du plus clair de leurs revenus: la fabrication intensive du matériel de guerre. Il fallait faire peau neuve et changer de métier. Ils décidèrent de confectionner du film. et, selon leur habitude, virent les choses en grand.

Les chimistes, qui, depuis quelques années, fabriquaient des gaz asphyxiants, repoussèrent avec regret leurs cornues et, avec un ensemble touchant et militaire, se mirent à rechercher de savantes émulsions photographiques; le celluloid, qui entrait dans la composition des mélanges détonants, destinés à faire sauter les hommes "bleu horizon." se transforma en longs rubans de pellicules, qui, timidement d'abord, hardiment ensuite, encerclèrent les studios étrangers.

Les hangars d'aviation construits, près des grands villes pour abriter les taubes, les berthas, les zeppelins ou autres oiseaux de proie, dont les ruines des régions dévastées ont pieusement conservé le souvenir, se transformèrent comme par enchantement en studios, et les projecteurs de marine, qui éclairaient la rentrée des sous-marins meurtriers, auréolèrent la blonde Gretchen, qui, sous le nom de Maud ou de Mary, déroule des kilomètres d'ingénuité sur nos écrans nationaux

Les opticiens fabriquèrent par centaines des objectifs; les photographés, des appareils de prise de vues; les électriciens, des lampes, des plafonniers, des chariots à arcs, des charbons, des postes de projection, et tout ceci, naturellement, sous des étiquettes helvétiques ou slovaques, puis, avec leur sans-gêne réglementaire, la marque Made in Germany s'étala, par la suite, victorieusement.

Les producteurs, malins, se dirent que pendant quelque temps tout ce qui était teuton ne serait pas en odeur de sainteté: les clients de demain auraient peut-être, en effet, la faiblesse de garder un pénible souvenir de l'aménité avec laquelle les troupes d'occupation impériales les avaient traités. Il fallait donc agir au mieux des intérêts communs. Guillaume avait fait fiasco. Mais l'histoire de France était la... Les metteurs en scène commencèrent par filmer les grands événements historiques de notre épopée nationale. Mais, comme par hasard, ces faits notoires furent transformés, salis, vilipendés, ils ne décrivirent que la débauche, la prostitution, la luxure. Les Français de jadis furent représentés de la plus crapuleuse façon: la Dubarry devint une fille de brasserie, et Danton un apache. Ces films, bien entendu, furent somptueusement exécutés et allèrent dans les pays les plus lointains semer leur propagande néfaste. L'effondrement du change fut leur publicité la plus efficace; les exploitants passèrent cette production presque gratuite-

ment. A l'heure actuelle, les journaux corporatifs allemands annoncent à grand fracas l'Histoire de Napoléon, la Fille de Napoléon, Madame Récamier, le Mariage de Figaro, les Intrigues de Madame de La Pommeraye, Napoléon avec la Croix de Fer et Figaro herr conseiller!

De grandes firmes se créent. Les maisons déjà existantes procèdent à des augmentations de capital de millions de marks... Il est vrai qu'à l'heure actuelle, cela fait un peu plus de trois francs cinquante! Mais plus tard!

Le gouvernement impérial républicain Ebert donne son appui à tous les cinégraphistes. Sans être chauvin et voler constamment à la frontière, il faut se défendre. Dans les salles les affiches: "Souvenez-vous?" sont remplacées par des chromos d'outre-Rhin! Tout passe! Et la production allemande fera comme le somnambule de ce fameux doktor Kirikiki, qui se glissait partout sans être vu, elle tuera... le cinéma français.---Pierre Gilles.

LE MORT VIVANT

Lille.-Une maçabre aventure défraie en ce moment les conversations:

La "Dernière Heure," dans son numero du 3 courant, relatait la découverte d'un cadavre dans un étang du Bois de Boulogne à Lille.

On crut se trouver en présence du corps d'un marinier belge, disparu et dont on est toujours sans nouvelles, M. Vansevenant Hyppolyte, hatelier d'Anvers, mais le cadavre fut reconnu comme étant celui du nommé Alfred Doby et fut en conséquence inhumé sous ce nom.

Aujourd'hui le noyé, bien vivant écrit au commissaire central de Lille, pour protester, contre le sans-gêne avec lequel on l'a officiellement rayé de la liste des vivants!

M. Alfred Doby habite Fouguièreslez-Lens, rue du Marais (Pas-de-Calais). C'est une erreur bien regrettable, s'écrit-il, qui lui cause bien des ennuis.. Et ce n'est pas fini! M. Doby, mort légalement, va être

contraint d'attendre que par jugement Te tribunal civil lui rende son existence legale.

L'ESPERANCE

On rapporte dans la mythologie grecque que lorsque Pandore fut envoyée sur la terre par Jupiter, celui-ci lui donna une boite où étaient enfermés tous les maux. Epiméthée, son époux, eut le malheur d'ouvrir cette fatale boite d'où s'échappèrent tous les maux. Mais, ajoute-t-on, il y resta au fond, l'es-

L'espérance; quel mot magnique! Quelles douces syllables! En prononçant cette parole, c'est l'avenir, c'est le bonneur qu'on évoque. Car, n'est-il pas vrai que le bonheur ne consiste pas directement dans la possession d'une chose depuis longtemps désirée, mais bien dans l'espérance qu'on a de pouvoir un jour ou l'autre atteindre au but qu'on

Qui de vous au moins une fois dans sa vie n'a pas eu son rêve de bonheur? Qui de vous, je vous le demande, s'est refusé le luxe de se bâtir des châteaux en Espagne? Qui de vous enfin, n'a pas vécu d'espérance?

En effet, dites-moi si ces rèves enchanteurs s'effeuillant comme la rose, n'ont pas été les plus beaux moments que vous ayez vécus? Dites-moi encore si ces illusions charmantes que le moindre choc est venu briser, n'ont pas été pour vous une douce ivresse pendant laquelle vous avez pensé être heureux? (Et vous l'étiez). Dites-moi enfin, ou plutôt, demandez-vous à vous-mémes, ce que vous feriez, si à cette heure, l'espérance disparaissait complètement dans votre vie, et si vous n'entrevoviez aucun moyen, aucune occasion, aucune chance d'améliorer votre situation et votre avenir? Ne vous arrive-t-il pas parfois de penser en vous-mêmes et de conclure réflexion faite, "On verra plus tard."

Tous les malheureux que vous voyez, tous les infortunés que vous avez recontrés sur votre route, tous ces hommes qui passent, travaillant et souffrant, méprisés quelquefois et toujours ignorés, que deviendraientils s'ils n'avaient pour les relever quand ils tombent et pour les guider au loin, l'espérance, cette étoile qui brille pour tous, mais avec un éclat tout particulier pour ceux qui souffrent, pour ceux qui gémissent, pour ceux qui soupirent?

Vous est-il déjà arrivé de visiter une prison? En voyant toutes les épaves humaines qui y trainent leur vie, ne vous êtes-vous pas demandé ce que devaient bien penser ces forçats qui travaillaient sous l'oeil attentif-des gardiens?

Quelques-uns, sans doute, devaient avoir l'âme rongée par le remords, la honte, le regret; pour les autres, c'était l'ennui, le dégoût, la fatigue de vivre. Mais sondez encore plus profondément dans ces cœurs d'où se sont envolés l'honneur, l'honnêteté, la fierté de soi-même, en un mot tout ce qui aurait fait d'eux d'honnêtes citoyens. Vous y trouverez au fond, comme dans la boite de Pandore, l'espérance.

Oui. l'espérance de la liberté d'abord; ensuite, peut-être l'espérance de pouvoir faire mieux dans l'avenir: l'espérance de devenir un quelqu'un comme tout le monde; l'espérance de goûter un jour un peu de tranquillité, de paix et qui sait, de bonheur même.

En avançant un peu plus loin, voici que vous apercevez un homme tout ieune encore: il est à l'âge où tout sourit, où tout chante, il a peut-être vingt ans.

Instinctivement, vous demandez au gardien quelle faute il a bien pu commettre pour en être réduit, lui si jeune, à porter la livrée du déshonneur et de la honte. Et votre interlocuteur de vous répondre laconiquement: "Il est ici pour la vie."

Allons donc! Serait-il possible que ce malheureux ait la force de travailler, de se soutenir et de vivre, s'il n'avait au cœur ce baume qui adoucit la blessure causée par la sentence terrible, qui fait s'écraser et s'évanouir ceux sur qui elle s'abat. Pensez-vous que le misérable qui est devant vous croit réellement en son for intérieur qu'il passera sa vie dans ce cachot et qu'il y mourra? Non, certainement non, il ne le croit pas...

Il espère qu'un jour viendra où il lui sera donné la liberté, en dépit de l'arrêt prononcé.

A ce compté, l'espérance serait donc une chose indispensable dans la vie de l'homme, une raison d'être qui lui donnerait la force, le courage de continuer jusqu'au bout, et le mener à bonne fin la carrière ou l'emploi de vie qui lui sera échu? Oui. Est c'est tellement vrai, que la mort, cette shose si terrible, si effrayante, si redoutée devient même un bonheur et une délivrance pour celui qui espère vraiment en l'au-

LA MAJORITE POUR LES REPUBLICAINS

Londres-Le correspondant de l'agence Reuter, à Paris, donne le résultat des élections des membres des conseils généraux des soixante-trois départementa de France. Le deuxième comptage des votes

assure la victore à 634 républicains modérés, à 581 radicaux et radicauxsocialistes, à 155 consèrvateurs, à 90 socialistes unifiés et à 30 communistes. Sur les 1492 sièges, les conservateurs et les républicains modérés en ont perdu 35.

L'EMIR FEICAL

L'émir Feiçal, instauré l'année dernière comme roi de Mésopotamie par le gouvernement anglais, en vertude son mandat sur ce pays, parait, au dire de certaines dépêches récentes, vouloir répudier le protectorat de la Grande-Bretagne et former en Mesopotamie un royaume arabe

UN NOUVEAU MATCH

CARPENTIER-DEMPSEY

Paris .- "L'Auto," le principal jour-

nal quotidien de sports, publie un

article important sur le prochain

"match de revanche" qui aurait lieu

entre Carpentier et Dempsey. M.

Henri Dethes, auteur de cet article,

déclare que ce match serait "danua

de tout intérêt sportif et 'qu'il ne

serait que la répétition de la défaite

M. Henri Dethes a assisté au match

de Jersey City, où Carpentier fut mis

knockout par Dempsey, et il dit que

Te champion français n'a pas la plus

légère chance de gagner. Georges,

ajoute-t-il, a eu l'occasion au second

round d'employer son fameux direct

du droit "mais malgré tout ce qu'on

en peut dire, il n'a pas mis Dempsey

M. Dethes conseille à Carpentier de

rester dans sa catégorie, celle de

poids milourds, dans laquelle il a

donné à la France le championnat du

monde. Il recommande aux mana-

gers des deux champions de ne pas se

laisser éblouir par l'énormité de la

bourse qui pourra être réunie en

Europe, mais d'étudier les véritables

intérêts du sport qui ne pourraient

qu'être compromis par un tel combat.

NECROLOGIE

CARRERE-Mme veuve Sylvain

Carrere, née Kate Kennedy, est morte

jeudi, le 1er juin 1922, à l'âge de

TASSIN-M. J. M. Léopold Tas-

sin, époux de Marie Gonzales, est

mort vendredi, le 2 juin 1922, à

TONGUIS-M. Ortere Tonguis,

époux d'Hortense Plaisance, est

mort vendredi, le 2 juin 1922, à l'âge

de 67 ans. Il était natif de Convent,

LA FEMME-AUTRUCHE

Le "Bulletin médical britannique"

vient de publier la relation d'un cas

Récemment, le chirurgien W.-C.

Alardice fut amené à opérer une

femme qui avait avalé une petite

dait le praticien. Dans l'abdomen de

la patiente, il trouva la fourchette.

mais il y découvrit aussi: trois gros

sous, trois morceaux de cuillère à the,

trois épingles, une vis, une plume à

écrire, un clou, la moitié d'une corne

à chaussure, deux aiguilles à repriser.

fâcheuse et la malade se trouva bien-

On la passa aux rayons X, lesquels

Le chirurgien proceda à une

deuxième opération et retira, cette

fois: une autre petite fourchette, une

aiguille, trois épingles à cheveux.

l'autre moitie de la corne à chaus-

en parfaite santé, mais, sans doute,

ne tardera-t-elle pas a être internée.

C'était pénible pour elle d'arrêter son

son lit—Aidée par le Cardui.

cette place.

teille.

je l'étais.'

rent à prendre le lit.

travail, mais cette dame du Texas

dit qu'elle fut forcée de prendre

Salado, Tex .-- "Je souffrais beau-

coup des malaises affligeant les fam-

nes," dit Mile Ida Lillian Hart, de

assoupie, stupide, sans vie, et me sen-

"Je souffrais des douleurs dans les

"Je suis la ménagère, et c'était bien

pénible pour moi de cesser mon tra-

vail, mais mes souffrances me forcè-

"J'entendis parler de Cardui com-

"La première bouteille de ce rémè-

"Elle me fit tant de bien que je

'Je ne suis plus découragée comme

Les femmes qui se sentent le bo.

soin d'être soulagées, ou de prévenir

les malaises dont souffrait Mile Hart

devraient profiter de l'expérience des

milliers d'autres femmes qui ont fait

qui leur font faire des éloges de ce

grand tonique pour femmes, pure-

ne pourrai jamais faire assez d'éloges

de Cardui. Je l'ai recommandé à

d'autres personnes avec plaisir.

autant, donc j'en pris une autre bou-

me étant bon pour mon cas.

tais incapable de faire mon travail.

côtés et le dos et de forts maux de

"Je me sentais souvent

UN ETAT MISERABLE

MENAGERE DANS

Aujourd'hui la femme-autruche est

revélèrent, dans l'estomac, la pré

sence de corps étranges,

sures et deux petits sous.

L'opération n'eut aucune suite

Une surprise considérable atten-

78 ans et 6 mois.

l'age de 59 ans.

paroisse St Jacques.

des plus extraordinaires.

fourchette.

tôt sur pied.

de Jersey City."

en grand danger.'

complètement indépendant. En même temps, il incite, en Syrie, une protestation de ses anciens partisans arabes contre le mandat de la France, sur ce pays, espérant ainsi lier partie entre la Syrie et la Mésopotamie pour constituer avec les deux pays un immense empire arabe qui, de toute évidence, est depuis longtemps le but de ses convoitises et le sujet de ses intrigues.

On se souvient que ce même émir Feiçal, en 1919, avait réussi, grâce à certaines complicités, à se faire proclamer roi de Syrie et qu'il n'hésita pas à attaquer traîtreusement les troupes françaises, ce qui obligea le gouvernement français à intervenir à main armée pour le chasser de Damas et le forcer à abdiquer.

Encore que certains de nos confrères anglais, à Montréal, aient pris soin de mettre en vedette la protestation syrienne dirigée contre la France, réléguant au second plan l'incident relatif à la Mésopotamie, il est très évident que la protestation des partisans irréductibles de Feiçai en Syrie n'est qu'un incident fort secondaire et que l'incident capital. c'est la révolte ouverte de Feical en Mésopotamie contre l'autorité britannique, car l'émir arabe doit son trône à la faveur que le gouvernement britannique n'a cessé de lui témoigner. En fait, l'émir Feiçal, fils de

l'émir de la Mecque, doit tout à la Grande-Bretagne. Sans la politique britannique qui, durant la guerre, désireuse de s'appuyer sur les Arabes pour combattre les Turcs, l'a pris sous son aile, et l'a choyé, qui a suscité et entretenu cette ambition d'un royaume arabe réunissant de Ninive au golfe d'Aden et à la Méditerrannée, les tribus arabes, nomades et hostiles entre elles, et qui, après l'échec de sa tentative à Damas. l'a recueilli et l'a mis sur le trône créé spécialement pour lui à Bagdad, Feical ne serait qu'un obscur chef de tribu raziant, suivant les traditions de ses ancêtres, les caravanes de pèlerins et de commerçants.

Il est permis, en présence des événements actuels, de se demander si, en suscitant ce rêve d'empire arabe, la diplomatie britannique n'a pas commis une erreur dont les conséquences pourraient être particulièrement sérieuses, et pour ses intérêts en premier lieu.

Le caractère fier et indépendant des tribus arabes, habituées depuis des siècles à guerroyer entre elles. ne se prête guère à la conception d'un empire arabe réunissant sous son contrôle ces éléments épars, fugaces et soupçonneux, mais, même si, dans un avenir plus ou moins éloigné, il était permis d'espérer réaliser cette conception, il semble bien que le seul résultat vraisemblable ne saurait être que de créer en Asie un facteur de querelles et d'ambitions, d'autant plus dangereux qu'en raison même de ses caractères accusés, il échapperait à tout contrôle autre que celui de la force.

A jouer avec le feu, ou risque de se brûler.

REFLEXIONS SUR LES FEMMES

Quand deux femmes se font des confidences, si l'une écoute pendant que l'autre parle, c'est qu'elle espère bien parler à son tour, et même, la plupart du temps, elle fait semblant d'écouter... en pensant surtout à ce qu'elle va dire.

---C'est extraordinaire comme les femmes restent jeunes, par le temps qui court; c'est leur unique préoccupation de ne pas vicillir, de ne pas engraisser, de ne pas dételer. Alors on voit des grand-mamans blondes comme les blés ou brunes comme la nuit; pas un cheven blanc, des tailles de jeunes filles.

-A quoi attribuer cesa? Au manque de religion pent-érie?

-Mais évidenment. de vais bien vous étonner; tout se tient, et du moment que l'on est persuadé qu'il n'y a plus rien après la mort, alors la vie vous devient infiniment préciouse, elle vous apparais comme le premier des biens, la vie sans deveirs, bien entendu, mais a ce les pleners, les joies, la vie avec la jeunerse et i amour autant que possible...

MAURICE DONNAY. de l'Académie française.

A. SIMON

8 T U D I O PHOTOGRAPHIES DE 1re TRAVAIL EXCELLENT PRIX MODERES 651 RUE CANAL

ment végétal, si doux, efficace et inoffensif. Tous les pharmaciens le vendent.

Pharmacies Francaises

Martial B. Casteix, Proprietaire

Ordonnances de medecins soigneusement composers 4 Grandes pharmacies

Bourbon et Conti Champs-Elysées et Claiborne

Téléphone Main 9408 Magazine et Thelia

Téléphone Jankson 9151

Téléphone Hemlock 9252 Champs-Elysées et N. Rampa-t Téléphone Hemlock 9340